

# Les Egyptiens

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 16

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182773>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Les Egyptiens

sur les bords du Léman.

## X

Et les Bohémiens se livrèrent à des chants et des danses burlesques. Puis un moment après, une des femmes s'approcha de Victorine en la priant de vouloir être la marraine de son petit enfant.

— Si cela peut vous faire plaisir, j'y consens; votre enfant est un garçon, appelez-le Victor.

Sur ces entrefaites l'orage cessa. Le jour commençait à paraître. Les Bohémiens se préparèrent à lever leur camp et la grande diseuse de bonne aventure fut chargée de conduire Victorine à sa destination. Celle-ci suivit son guide en toute confiance.

Le prélat de Lausanne ne fut pas fâché d'être débarrassé de Philonardi, car il était convaincu que ce monstre avait voulu abuser de Victorine. Or l'évêque, quoiqu'il eut formé le même projet, trouvait le chanoine fort coupable. Il fit connaître à son neveu ce qui s'était passé en lui disant qu'il avait voulu faire conduire Victorine à Genève, et que le temps seul y avait mis obstacle. Edouard se disposait à quitter M. Lullin, qui était maintenant hors de danger, dans le but d'aller donner à sa fille de ses nouvelles. Il allait partir quand survint un ecclésiastique d'une figure imposante et respectable. Quelle ne fut pas leur surprise en reconnaissant l'illustre d'Estavayer, évêque de Genève! Il venait remplacer Edouard auprès du malade, pour libérer le jeune homme et l'envoyer à la recherche de son amie.

Edouard partit donc pour Lausanne, et, sans s'y arrêter, il se mit à la recherche de Victorine, parcourant soigneusement les environs de Glérolles et demandant partout des renseignements. Il fit la rencontre de dix à douze hommes de mauvaise mine, portant des habits d'un brun foncé avec des culottes blanches; ces individus ne répondant à ses questions que par des plaisanteries, il passa outre, mais sans penser qu'il dût revoir ces singuliers bouffons, sans s'imaginer que leur gaité folle pût masquer de sinistres projets. Peu après il tomba au milieu de la troupe de Bohémiens dont nous avons parlé précédemment. Ils voulurent voir sa main et lui dirent la bonne aventure. Il n'eut pas besoin de faire beaucoup de questions, car on lui dit presque tout ce qu'il voulait savoir. Enfin on lui indiqua la route qu'il devait prendre et qui était précisément celle qu'avait suivie la bande brune. Et comme le jour baissait, on lui prescrivit de s'arrêter au village de Puidoux où il coucha.

Vers le milieu de la nuit on cria : Au feu! au feu!... Un violent incendie consumait une maison placée à quelque distance du village. Edouard vole au secours des incendiés, et, marchant à la lueur des flammes, il remarque au milieu du mouvement cinq ou six des hommes aux habits bruns du jour précédent, formant un groupe immobile et contemplant les progrès de l'incendie. Edouard indigné les apostropha vivement. — En arrivant, il vit à une haute fenêtre une femme échevelée, noircie par les flammes, tenant dans ses bras un jeune enfant qui pousse des cris de terreur. « Sauvez cet enfant! sauvez cet enfant! répétait-elle, je ne puis descendre, l'escalier est en feu; au nom de Dieu, sauvez cet enfant! »

Au même instant, une seconde femme sort de la maison, emportant deux autres enfants :

— Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle avec désespoir; ô mon Dieu! mon Charles est perdu!

Edouard aperçoit une échelle, l'enlève, la place au-dessous de la fenêtre, monte, prend l'enfant, le remet à la seconde femme, remonte promptement, saisit la première qui était prête à s'évanouir, et dont les vêtements commençaient à brûler. Chargé de son fardeau, il arrivait au bas de l'échelle quand celle-ci se rompt sous ses pieds; mais heureusement il ne se fait point de mal. Les deux femmes sont réunies; elles se soignent l'une l'autre, s'asseient sur le gazon et s'occupent des enfants, qu'elles s'efforcent d'apaiser et de consoler. Edouard pénètre de nouveau dans la maison, et y

trouve un vieillard malade qu'on oubliait dans son lit, où il attendait avec calme la fin de son existence, puisqu'il plaisait au Ciel de la terminer de cette manière. Edouard l'enveloppe dans ses couvertures, le soulève, l'emporte, et vient le confier aux soins des deux femmes.

— Tenez, leur dit-il, la maison vient de s'écrouler; mais elle ne renfermait plus aucun être vivant, et j'ai vu que les meilleurs effets avaient pu être sauvés. Soignez ce vieillard comme vous soignez ces enfants... Femmes!... femmes!... vous êtes une seconde providence, et pour l'être faible qui entre dans le monde, et pour l'être faible qui le quitte...

Tous les âges vous doivent leur bonheur; mais il n'y en a plus pour celui qui perd une amie!...

— Bon Dieu! s'écria la jeune femme; cette voix!... cette taille!... Edouard! est-ce à vous que je dois la vie?

— Qu'entends-je? dit Edouard; c'est vous Victorine!

Et ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Tout était en mouvement pour transporter les objets arrachés aux flammes. Edouard ayant encore remarqué quelques-uns de nos hommes à veste brune et à culottes blanches, qui parlaient de la *belle Genevoise*, en saisit un au collet. Les autres s'enfuirent. Ce malheureux avoua que c'était sa troupe qui avait mis le feu à la maison. Il ajouta qu'ils étaient environ soixante incendiaires dans le pays, occupés à mettre le feu çà et là, obéissant aux ordres d'un seigneur italien, le marquis de Muss, qui avait pris en haine quelques cantons suisses.

Edouard et Victorine avaient hâte de pouvoir se raconter leurs aventures; mais éprouvant un pressant besoin de prendre du repos, ils renvoyèrent leurs confidences au lendemain. A la pointe du jour, des cris alarmants se firent entendre.

— Voici les chevaliers! Ils s'avancent avec les incendiaires! sauvez la Genevoise!

Victorine prit la fuite avec quelques personnes qui la protégeaient, et Edouard, suivi des gens du village, allèrent courageusement à la rencontre des chevaliers.

Arrivée à l'autre extrémité du village, Victorine vit s'avancer quatre cavaliers bien montés, mais fort mal mis et à moitié couverts de haillons. Leurs visages étaient tellement noircis par la fumée qu'ils paraissaient masqués et que personne n'eut pu les reconnaître. Ils proposèrent à Victorine de fuir avec eux. Effrayée elle les suppliait de la laisser en paix, lorsque l'un d'eux, entrouvrant son manteau, lui fit voir un petit objet suspendu à son cou par un cordon noir. Victorine regarda, paraît surprise, et, changeant de visage, s'écria :

— Je me fie à vous, je vous suis.

Puis elle monte sur le cheval de relai qu'on lui présente.

— Adieu, mes bons amis, dit-elle aux paysans qui l'entouraient, ne craignez rien pour moi; allez secourir Edouard et dites-lui de m'attendre ici où je reviendrai dès que les chevaliers de la Cuillère se seront retirés.

Et la petite cavalcade se dirigea vers la Tour de Gourze, en suivant des chemins rocailleux. Lorsqu'elle fut arrivée au pied de cette ruine, un des cavaliers fit entendre un coup de sifflet. A ce signal, une vieille femme met la tête à une ouverture pratiquée dans le mur et se retire à l'instant; mais bientôt on la voit ouvrir une porte fort élevée, la seule qu'il y eut à la tour, et glisser une échelle le long du mur.

— Voilà votre refuge, ma belle dame, dit le chef de la bande; veuillez y monter.

Victorine monta; l'échelle fut aussitôt retirée et les cavaliers s'éloignèrent.

(A suivre.)

Plusieurs électeurs, voulant rester libres et indépendants, le 19 avril, se proposent de panacher, en prenant pour formuler leur vote, les N chez les *non* et l'O chez les *oui*.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.